

« Gloire à Dieu , dans les hauteurs du ciel !  
 « Goûtez sur la terre des jours pacifiques , vous qui marchez  
 « parmi les sentiers de la bonté et de la douceur ! Agneau de  
 « Dieu , vous effacez les péchés du monde ! O miracle de can-  
 « deur et de modestie , vous permettez à des victimes sorties du  
 « néant de vous imiter , de se dévouer pour le salut des pé-  
 « cheurs ! Serviteurs du Christ que le monde persécute , ne vous  
 « troublez point à cause du bonheur des méchants : ils n'ont  
 « point , il est vrai , de langueurs qui les traînent à la mort ; ils  
 « semblent ignorer les tribulations humaines ; ils portent l'or-  
 « gueil à leur cou comme un carcan d'or ; ils s'enivrent à des  
 « tables sacrilèges ; ils rient , ils dorment , comme s'ils n'avaient  
 « point fait de mal ; ils meurent tranquillement sur la couche  
 « qu'ils ont ravie à la veuve et à l'orphelin ; mais où vont-ils ?  
 « L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu ! »  
 « Que Dieu se lève ! que ses ennemis soient dissipés ! Il s'avance :  
 « les colonnes du ciel sont ébranlées ; le fond des eaux et les  
 « entrailles de la terre sont mis à nu devant le Seigneur. Un  
 « feu dévorant sort de sa bouche ; il prend son vol , monté sur  
 « les chérubins ; il lance de toutes parts ses flèches embrasées !  
 « Où sont-ils les enfants des impies ? Sept générations se sont  
 « écoulées depuis l'iniquité des pères , et Dieu vient visiter les  
 « enfants dans sa fureur ; il vient au temps marqué punir un  
 « peuple coupable ; il vient réveiller les méchants dans leurs pa-  
 « lais de cèdre et d'aloès , et confondre le fantôme de leur ra-  
 « pide félicité.  
 « Heureux celui qui , passant avec larmes dans les vallées ,  
 « cherche Dieu comme la source des bénédictions ! Heureux ce-  
 « lui à qui les iniquités sont pardonnées , et qui trouve la gloire  
 « dans la pénitence ! Heureux celui qui élève en silence l'édifice  
 « de ses bonnes œuvres , comme le temple de Salomon , où l'on  
 « n'entendait ni les coups de la cognée , ni le bruit du marteau.  
 « tandis que l'ouvrier respectueux bâtissait la maison du Sei-  
 « gneur ! Vous tous qui mangez sur la terre le pain des larmes ,  
 « répétez à la louange du Très-Haut le saint cantique :  
 « Gloire à Dieu , dans les hauteurs du ciel ! »

## LIVRE QUATRIÈME.

### SOMMAIRE.

Cyrille, la famille chrétienne, Démodocus et Cymodocée, se rassemblent dans une île au confluent du Ladon et de l'Alphée, pour entendre le fils de Lasthénès raconter ses aventures. Commencement du récit d'Eudore. Origine de la famille de Lasthénès. Elle s'oppose aux Romains lors de l'invasion de la Grèce. L'aîné de la famille de Lasthénès est obligé de se rendre en otage à Rome. La famille de Lasthénès embrasse le christianisme. Enfance d'Eudore. Il part à seize ans pour remplacer son père à Rome. Tempête. Description de l'Archipel. Arrivée d'Eudore en Italie. Description de Rome. Eudore contracte une étroite amitié avec Jérôme, Augustin et le prince Constantin, fils de Constance. Caractères de Jérôme, d'Augustin et de Constantin. Eudore est introduit à la cour. Dioclétien. Galérius. Cour de Dioclétien. Le sophiste Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Inimitié d'Eudore et d'Hiéroclès. Eudore tombe dans tous les désordres de la jeunesse, et oublie sa religion. Marcellin, évêque de Rome. Il menace Eudore de l'excommunier, s'il ne rentre dans le sein de l'Église. Excommunication lancée contre Eudore. Amphithéâtre de Titus. Pressentiment.

Eudore et Cymodocée, cachés dans un obscur vallon, au fond des bois de l'Arcadie, ignoraient qu'en ce moment les saints et les anges avaient les regards attachés sur eux, et que le Tout-Puissant lui-même s'occupait de leur destinée : ainsi les pasteurs de Chanaan étaient visités par le Dieu de Nachor, au milieu des troupeaux qui paissaient à l'occident de Bethel.

Aussitôt que le gazouillement des hirondelles eut annoncé à Lasthénès le lever du jour, il se hâta de quitter sa couche ; il s'enveloppe dans un manteau filé par sa diligente épouse, et doublé d'une laine amie des vieillards. Il sort précédé de deux chiens de Laconie, sa garde fidèle, et s'avance vers le lieu où devait reposer l'évêque de Lacédémone ; mais il aperçoit le saint prélat au milieu de la campagne, offrant sa prière à l'Éternel. Les chiens de Lasthénès courent vers Cyrille, et, baissant la tête d'un air caressant, ils semblaient lui porter l'obéissance et le respect de leur maître. Les deux vénérables chrétiens se saluèrent avec gravité, et se promènèrent ensuite sur le pen-

chant des monts, en s'entretenant de la sagesse antique : tel l'Arcadien Évandre conduisit Anchise aux bois de Phénée, lorsque Priam, alors heureux, vint chercher sa sœur Hésione à Salamine; ou tel le même Évandre, exilé au bord du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte, quand la fortune eut rassasié de malheurs le monarque d'Ilion.

Démodocus ne tarda pas à paraître; il était suivi de Cymodocée, plus belle que la lumière naissante sur les côtes de l'Orient.

Dans le flanc de la montagne qui dominait la demeure de Lasthénès, s'ouvrait une grotte, retraite accoutumée des passe-reaux et des colombes: c'était là qu'à l'imitation des solitaires de la Thébaïde, Eudore se renfermait pour verser les larmes de la pénitence. On voyait suspendu au mur de cette grotte un crucifix, et au pied de ce crucifix, des armes, une couronne de chêne obtenue dans les combats, et des décorations triomphales. Eudore commençait à sentir renaître au fond de son cœur un trouble qu'il n'avait que trop connu. Effrayé de son nouveau péril, toute la nuit il avait poussé des cris vers le ciel. Quand l'aurore eut dissipé les ténèbres, il lava la trace de ses pleurs dans une source pure, et, se préparant à quitter sa grotte, il chercha, par la simplicité de ses vêtements, à diminuer l'éclat de sa beauté: il attache à ses pieds des brodequins gaulois, formés de la peau d'une chèvre sauvage; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur; il jette sur ses épaules et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une biche blanche: un pâtre cruel avait renversé d'un coup de fronde cette reine des bois, lorsqu'elle buvait avec son faon, au bord de l'Achéloüs. Eudore prend dans sa main gauche deux javelots de frêne; il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail dont les vierges martyres ornaient leurs cheveux en allant à la mort: couronnes innocentes, vous serviez ensuite à compter le nombre des prières que les cœurs simples répétaient au Seigneur! Armé contre les bêtes des forêts et contre les attaques des esprits de ténèbres, Eudore descend du haut des rochers, comme un soldat chrétien de la légion thébaine qui rentre au camp après les veilles de la nuit. Il franchit les eaux d'un torrent, et

vient se joindre à la petite troupe qui l'attendait au bas du verger. Il porte à ses lèvres le bord du manteau de Cyrille; il reçoit la bénédiction paternelle, et s'incline, en baissant les yeux, devant Démodocus et Cymodocée. Toutes les roses du matin se répandirent sur le front de la fille d'Homère. Bientôt Séphora et ses trois filles sortirent modestement du gynécée. Alors l'évêque de Lacédémone s'adressant au fils de Lasthénès :

« Eudore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne. Qui n'a point entendu parler de vos malheurs et de votre repentir? Je suis persuadé que vos hôtes de Messénie n'écouteront point eux-mêmes sans intérêt le récit de vos aventures. »

« Sage vieillard, dont l'habit annonce un pasteur des hommes, s'écria Démodocus, tu ne prononces pas une parole qu'elle ne soit dictée par Minerve. Il est vrai, comme mon aïeul le divin Homère, je passerais volontiers cinq et même six années à faire ou à écouter des récits. Y a-t-il rien de plus agréable que les paroles d'un homme qui a beaucoup voyagé, et qui, assis à la table de son hôte, tandis que la pluie et les vents murmurent au dehors, raconte, à l'abri de tout danger, les traverses de sa vie! J'aime à sentir mes yeux mouillés de pleurs, en vidant la coupe d'Hercule : les libations mêlées de larmes sont plus sacrées; la peinture des maux dont Jupiter accable les enfants de la terre tempère la folle ivresse des festins, et nous fait souvenir des dieux. Et toi-même, cher Eudore, tu trouveras quelque plaisir à te rappeler les tempêtes que tu supportas avec courage : le nautonier, revenu aux champs de ses pères, contemple avec un charme secret son gouvernail et ses rames, suspendus pendant l'hiver au tranquille foyer du laboureur. »

Le Ladon et l'Alphée, en se réunissant au-dessous du verger, embrassaient une île qui semblait naître du mariage de leurs eaux : elle était plantée de ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardaient comme leurs aïeux. C'était là qu'Alcimédon coupait autrefois le bois de hêtre dont il faisait de si belles tasses aux bergers; c'était là qu'on montrait aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenait Daphné sous son écorce. On résolut de passer dans cette île solitaire, afin qu'Eudore ne

fût point interrompu dans le récit de ses aventures. Les serviteurs de Lasthénès détachent aussitôt des rives de l'Alphée une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin; la famille et les étrangers s'abandonnent au cours du fleuve. Démodocus, remarquant l'adresse de ces conducteurs, disait avec un sentiment de tristesse :

« Arcadiens, qu'est devenu le temps où les Atrides étaient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérés? Aujourd'hui vous vous livrez sans pâlir aux fureurs de la mer immense. Hélas! le fils de Saturne veut que le danger charme les mortels, et qu'ils l'embrassent comme une idole! »

On touche bientôt à la pointe orientale de l'île, où s'élevaient deux autels à demi ruinés : l'un, sur le rivage de l'Alphée, était consacré à la Tempête; l'autre, au bord du Ladon, était dédié à la Tranquillité. La fontaine Aréthuse sortait de terre entre ces deux autels, et s'écoulait aussitôt dans le fleuve amoureux d'elle. La troupe, impatiente d'entendre le récit d'Eudore, s'arrête dans ce lieu, et s'assied sous des peupliers dont le soleil levant dorait la cime. Après avoir demandé le secours du ciel, le jeune chrétien parla de la sorte :

« Je suis obligé, seigneurs, de vous entretenir un moment de ma naissance, parce que cette naissance est la première origine de mes malheurs. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare qui enterra les os de Phocion sous son foyer, en disant : « Cher foyer, garde fidèlement les restes d'un homme « de bien. »

« J'eus pour ancêtre paternel Philopœmen. Vous savez qu'il osa seul s'opposer aux Romains, quand ce peuple libre ravit la liberté à la Grèce. Mon aïeul succomba dans sa noble entreprise; mais qu'importent la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie?

« Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire du poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe<sup>1</sup>, au milieu d'une pompe attendrissante, transporta

<sup>1</sup> C'est l'historien.

de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen. On eût dit que l'urne, chargée de couronnes et couverte de bandelettes, renfermait les cendres de la Grèce entière. Depuis ce moment, notre terre natale, comme un sol épuisé, cessa de porter des citoyens magnanimes. Elle a conservé son beau nom, mais elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête, pour la remplacer par la tête d'un esclave.

« Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe : quelques années après sa mort, il fut accusé d'avoir été l'ennemi de Rome, et poursuivi criminellement devant le proconsul Mummius, destructeur de Corinthe. Polybe, protégé par Scipion Nasica, parvint à sauver de la proscription les statues de Philopœmen; mais cette délation sacrilège réveilla la jalousie des Romains contre le sang du dernier des Grecs : ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome dès qu'il aurait atteint l'âge de seize ans, pour y servir d'otage entre les mains du sénat.

« Accablée sous le poids du malheur, et toujours privée de son chef, ma famille abandonna Mégalopolis, et se retira tantôt au milieu de ces montagnes, tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie. Paul, le sublime apôtre des gentils, apporta bientôt à Corinthe le remède contre toutes les douleurs. Lorsque le christianisme éclata dans l'empire romain, tout était plein d'esclaves ou de princes abattus : le monde entier demandait des consolations ou des espérances.

« Disposée à la sagesse par les leçons de l'adversité et par la simplicité des mœurs arcadiennes, ma famille fut la première dans la Grèce à embrasser la loi de Jésus-Christ. Soumis à ce joug divin, je passai les jours de mon enfance au bord de l'Alphée et parmi les bois du Taygète. La religion tenant mon âme à l'ombre de ses ailes, l'empêchait, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt; et, prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle semblait ajouter de l'innocence à l'innocence même.

« Le moment de mon exil arriva. J'étais l'aîné de ma famille, et j'avais atteint ma seizième année; nous habitions alors nos

champs de la Messénie. Mon père, dont j'allais prendre la place, avait obtenu, par une faveur particulière, la permission de revenir en Grèce avant mon départ : il me donna sa bénédiction et ses conseils. Ma mère me conduisit au port de Phères, et m'accompagna jusqu'au vaisseau. Tandis qu'on déployait la voile, elle levait les mains au ciel, en offrant à Dieu son sacrifice. Son cœur se brisait à la pensée de ces mers orageuses et de ce monde plus orageux encore que j'allais traverser, navigateur sans expérience. Déjà le navire s'avancait dans la haute mer, et Séphora restait encore avec moi, afin d'encourager ma jeunesse, comme une colombe apprend à voler à son petit lorsqu'il sort pour la première fois du nid maternel. Mais il lui fallut me quitter ; elle descendit dans l'esquif qui l'attendait, attaché au flanc de notre trirème. Longtemps elle me fit des signes du bord de la barque qui la reportait au rivage : je poussais des cris douloureux ; et, quand il me devint impossible de distinguer cette tendre mère, mes yeux cherchaient encore à découvrir le toit où j'avais été nourri, et la cime des arbres de l'héritage paternel.

« Notre navigation fut longue : à peine avions-nous passé l'île de Théganuse, qu'un vent impétueux du couchant nous obligea de fuir dans les régions de l'aurore jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Après sept jours d'une tempête qui nous déroba la vue de toutes les terres, nous fûmes trop heureux de nous réfugier vers l'embouchure du Simois, à l'abri du tombeau d'Achille. Quand la tempête fut calmée, nous voulûmes remonter à l'occident ; mais le constant zéphyr, que le Bélier céleste amène des bords de l'Hespérie, repoussa longtemps nos voiles : nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Éolide, tantôt dans les parages de la Thrace et de la Thessalie. Nous parcourûmes cet archipel de la Grèce, où l'aménité des rivages, l'éclat de la lumière, la douceur et les parfums de l'air, le disputent au charme des noms et des souvenirs. Nous vîmes tous ces promontoires marqués par des temples ou des tombeaux. Nous touchâmes à différents ports ; nous admirâmes ces cités, dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante, comme la rose, la violette, l'hyacinthe, et qui, chargées de leurs peuples ainsi que d'une semence féconde, s'épanouissent au bord de la

mer, sous les rayons du soleil. Quoiqu'à peine sorti de l'enfance, mon imagination était vive, et mon cœur déjà susceptible d'émotions profondes. Il y avait sur notre vaisseau un Grec enthousiaste de sa patrie, comme tous les Grecs. Il me nommait les lieux que je voyais :

« Orphée entraîna les chênes de cette forêt au son de sa lyre ;  
 « cette montagne, dont l'ombre s'étend si loin, avait dû servir  
 « de statue à Alexandre ; cette autre montagne est l'Olympe,  
 « et son vallon, le vallon de Tempé : voilà Délos, qui fut flot-  
 « tante au milieu des eaux ; voilà Naxos, où Ariadne fut aban-  
 « donnée : Cécrops descendit sur cette rive ; Platon enseigna  
 « sur la pointe de ce cap ; Démosthène harangua ces vagues ;  
 « Phryné se baignait dans ces flots lorsqu'on la prit pour Vénus.  
 « Et cette patrie des dieux, des arts et de la beauté, s'écriait  
 « l'Athénien en versant des pleurs de rage, est en proie aux  
 « barbares ! »

« Son désespoir redoubla lorsque nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous était Égine ; à droite, le Pirée ; à gauche, Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'offraient que des monceaux de ruines. Les matelots même parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardait le silence : chacun tenait ses regards attachés à ces débris ; chacun en tirait peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose, comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avaient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités.

« Cette leçon semblait au-dessus de ma raison naissante : cependant je l'entendis ; mais d'autres jeunes gens qui se trouvaient avec moi sur le vaisseau y furent insensibles. D'où venait cette différence ? de nos religions : ils étaient païens, j'étais chrétien. Le paganisme, qui développe les passions avant l'âge, retarde les progrès de la raison ; le christianisme, qui prolonge au contraire l'enfance du cœur, hâte la virilité de l'esprit. Dès les premiers jours de la vie, il nous entretient de pensées graves ; il respecte, jusque dans les langes, la dignité de l'homme ; il nous traite, même au berceau, comme des êtres sérieux et sublimes, puisqu'il reconnaît un ange dans l'enfant que la mère

porte encore à sa mamelle. Mes jeunes compagnons n'avaient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avaient sous les yeux ; moi je m'étais déjà assis avec le prophète sur les ruines des villes désolées et Babylone m'enseignait Corinthe.

« Je dois toutefois marquer ici une séduction qui fut mon premier pas vers l'abîme ; et, comme il arrive presque toujours, le piège où je me trouvai pris n'avait rien en apparence que de très-innocent. Tandis que nous méditions sur les révolutions des empires, nous vîmes tout à coup sortir une théorie du milieu de ces débris. O riant génie de la Grèce, qu'aucun malheur ne peut étouffer, ni peut-être aucune leçon instruire ! C'était une députation des Athéniens aux fêtes de Délos. Le vaisseau déliaque, couvert de fleurs et de bandelettes, était orné des statues des dieux ; les voiles blanches, teintes de pourpre par les rayons de l'aurore, s'enflaient aux haleines des zéphyrs, et les rames dorées fendaient le cristal des mers. Des théores penchés sur les flots répandaient des parfums et des libations ; des vierges exécutaient sur la proue du vaisseau la danse des malheurs de Latone, tandis que des adolescents chantaient en chœur les vers de Pindare et de Simonide. Mon imagination fut enchantée par ce spectacle, qui fuyait comme un nuage du matin, ou comme le char d'une divinité sur les ailes des vents. Ce fut ainsi que, pour la première fois, j'assistai à une cérémonie païenne sans horreur.

« Enfin nous revîmes les montagnes du Péloponnèse, et je sa-luai de loin ma terre natale. Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes ; marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers de roche, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur,

d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers, et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avais pu ni prévoir ni soupçonner.

« Ce fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étais recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement. J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au champ de Mars ; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa ; et, pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble église des chrétiens était oubliée.

« Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait, avec ses sandales d'écorce de bouleau, auprès d'un sénateur couvert de pourpre ; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane ; les grands bœufs du Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque ; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie Sacrée ; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

« Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis, pour servir à construire d'autres édifices ! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine ; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissants à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe ; le bruit sans fin des fontaines ; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays ; ces travaux des rois, des consuls, des Césars ; ces obélisques ravés à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes ; la rudesse même du cours du Tibre ; les troupeaux